



**LECTURE DU *PORTIER DES CHARTREUX*, MEMOIRES LIBERTINS
ANONYMES DU XVIII^E SIECLE**

Carmen Andrei

Le libertinage du XVIII^e siècle confond la libre pensée (la liberté de penser) avec la liberté du corps (le libre usage du corps). On retrouve dans les romans pornographiques l'idée nouvelle du bonheur, interprétée ici dans un esprit matérialiste. Le bonheur est dans le plaisir: il prend forme et contours dans la réalité charnelle et dans les fantasmes, autorisés par la fiction. En 1741 on en a la preuve: la parution du récit devenu classique de l'érotisme, *Le Portier des Chartreux* [*Portier*] dont le sous-titre, *Histoire de Dom Bougre, écrite par lui-même*, l'inscrit d'emblée dans le genre des autobiographies fictives masculines. Les scènes pornographiques du roman font penser à *Lazarillo de Tormes*. Il deviendra tout de suite le modèle des mémoires pornographiques féminins anonymes, *Histoire de la tourière des carmélites* (1745). Il semble que le texte soit destiné à un public féminin. L'auteur anonyme de la préface d'une édition de la *Folle espagnole* de Pigault-Lebrun, de 1923, indique que ce roman conviendra bien « aux lectrices du *Portier des Chartreux* »¹.

La censure a rapidement réagi. L'ouvrage fut saisi quelques semaines après sa parution, chez un ecclésiastique, l'abbé Nourry. La paternité littéraire est attribuée à l'avocat Gervaise de Latouche, mêlé directement au colportage du livre. Les perquisitions et la rumeur qui ont accompagné ce livre ont eu comme résultat une grande curiosité de la part du public. Même Adélaïde, la quatrième fille du roi Louis XV, a été surprise à le lire. Il a circulé tout le reste du XVIII^e siècle sous le manteau². Le titre, renvoyant au clergé, est associé en sous-titre à un nom vraisemblablement noble (Dom < lat. *dominus*), mais Bougre rappelait les hérétiques albigeois sodomites³. La comparaison des moines avec les fléaux et les sauterelles ravageuses ne choque pas trop; elle s'inscrit dans un anticléricalisme traditionnel. De plus, l'épître injurieuse, atypique qui accompagnait l'ouvrage, se voulait l'apogée de tout juron imaginable, le compromettant ainsi à jamais:

« [...] dédié au sieur Sartine, qui sous titre spécieux de lieutenant de police, est la quintessence de la Méchanceté, que l'Enfer vomit sur la terre, et le vrai Bourreau des Libraires [...] Je suis, s'il vous plaît, et bien loin de vos pattes, sieur Sartine, autant honnête homme que vous coquin fieffé, l'Éditeur. » (*Portier*, p. 11)

Le roman subit divers reproches: « minces qualités littéraires », « manque d'originalité », ce qui n'empêcha pas les rééditions successives⁴. Sade le possède dans sa bibliothèque et le cite en premier dans l'*Histoire de Juliette*: « P... Ch... production plus polissonne que libertine, et qui, néanmoins, malgré la candeur de la bonne foi qui y règne, donna, dit-on, au lit de la mort, des repentirs à son auteur »⁵. J. Ehrard le signale dans *Littérature française. Le XVIII^e siècle* comme un « célèbre roman obscène », qui dépasse l'audace libertine et relève de la pornographie⁶.

Saturnin, fils d'un nonnain dont plusieurs Célestins se partageaient les faveurs est un héros-picaro qui connaît des fortunes diverses, depuis la chaumière paysanne d'Ambroise et de Toinette, ses parents adoptifs, jusqu'au retour dans le cloître, en passant

par le couvent du clergé séculier et régulier et par le bordel parisien. C'est le roman d'une initiation, d'une mise au monde dans une perspective non idéaliste. Tout apprentissage suppose l'acquisition d'un savoir qui assurera par la suite le bonheur. Dans ce roman, le savoir des sens et du plaisir est le seul perfectionnement désirable. Saturnin-narrateur, dans sa qualité de *portier des Chartreux*, avoue dès les premières lignes son état spirituel de repentant de rigueur et le but de ses mémoires, selon la topique de l'ouverture consacrée du genre :

« Rendu à lui-même après une longue suite d'égarements, et dans le calme que lui procure l'heureuse privation de ce qui faisait autrefois l'objet de ses désirs, il [le cœur] sent encore ces frémissements de l'horreur que laisse dans l'imagination le souvenir des périls auxquels il a échappé. [...] Quelles grâces n'ai-je pas à rendre au Tout Puissant dont la miséricorde m'a retiré de l'abîme du libertinage où j'étais plongé, et me donne aujourd'hui la force d'écrire mes égarements pour l'édification de mes frères. » (*Portier*, p. 11)

Les mémoires sont structurés en deux parties: la première raconte les premières expériences de Saturnin dans la demeure paternelle et dans la maison du pasteur, son double déniement grâce à Suzon et à Mme d'Inville; la seconde partie, sa vie chez les Célestins, son initiation à la sodomie, aux exploits érotiques en tous genres. La première partie est axée sur le regard: la découverte de l'univers des objets du désir, le corps de l'autre à travers les scènes voyeuristes. La deuxième est axée sur le discours qui enchâsse le récit de son adolescence, les histoires insérées de Suzon, de sa vraie mère, sœur Gabrielle, de Monique. Les discours sont banals, teintés de regret, dans un but polémique et dans un style classique anticlérical (« lever le bandeau » sur les yeux des croyants bernés). C'est un recueil d'anecdotes sur la vie secrètes des couvents.

Le narrateur obéit aux règles de l'autobiographie. Son récit débute par le topos de la naissance obscure. Si l'exorde ne suffit pas pour compromettre le livre, les lignes suivantes le font manifester : « Je suis le fruit de l'incontinence des Révérends Pères Célestins de la ville de R... [...] parce que tous se vantaient d'avoir fourni à la composition de mon individu. » (*Portier*, pp. 11-12)

Comme héros, Saturnin reconnaît son donjuanisme précoce qui l'excuse de ses penchants et, comme narrateur, il invoque un fatalisme inéluctable :

« J'ose dire cependant (qu'on me pardonne ce petit trait de vanité), mes inclinations décelaient ma naissance. » (*loc. cit.*)

« J'avais des dispositions toutes monacales. » (*ibid.*, p. 13)

« Mon sort était de devenir amoureux à la vue de toutes les femmes qui se présentaient à mes yeux. » (*ibid.*, p. 23)

« Et moi, qui prêche ici comme un docteur, hélas, si le ciel l'avait voulu, je serais le premier à faire le contraire de ce que je dis. » (*ibid.*, p. 117)

Saturnin, fait une « entrée brillante » dans le monde. Il se compare à don Rodrigue, héros du *Cid*, que l'auteur anonyme se permet de citer en italiques d'une manière assez ambiguë. L'intertexte est admiratif ou ironique: « Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées, / La valeur n'attend pas le nombre des années. » (*Portier*, pp. 111-112)

Il avoue être fils d'un jardinier, Ambroise, dont la femme l'a nourri. Les parents adoptifs l'ont pris pour remplacer leur fils mort prématurément. L'enfant assiste à sa première initiation en voyeuriste. Son éducation se fonde tout d'abord sur *l'observation*. Il décrit ce qu'il croit voir par le trou d'une cloison dans un petit réduit. C'est une séduction voyeuriste, suggérée indirectement par les excès de Toinette et du Père Polycarpe. Un autre argument de l'appartenance de ces mémoires à la pornographie arrive en même temps que la description de Toinette, « la plus fringante femelle, grosse, ragoûtante » qui éveille chez l'adolescent des pensées incestueuses.

Le même vocabulaire enfantin et maladroit qui servira à expliquer à Suzon, sa sœur, la différence entre les sexes, est corrigé par les remarques de l'adulte, devenu brusquement pudique⁷ : « [...] faisant ...quoi ? Ce que faisaient nos premiers parents quand Dieu leur eut ordonné de peupler la terre, mais avec des circonstances moins lubriques. » (*Portier*, p. 14)

Le narrateur revient en analepse pour livrer son portrait dont il est très fier, pour lequel il est redevable rétroactivement. Cette stratégie justifie aussi la prolepse qui annoncera son futur libertin :

« Mais revenons à ma figure, car je vais avoir une aventure illustre [...] j'avais un air espiègle qui ne prévenait pas contre moi. J'étais mis proprement. Des yeux malins, de longs cheveux noirs me tombaient par boucles sur les épaules et relevaient à merveille les vives couleurs de mon visage [...] C'est un témoignage authentique que je me crois obligé de rendre au jugement de plusieurs très honnêtes et très vertueuses personnes à qui j'ai rendu mes hommages. » (*Portier*, p. 12)

Ce jeu permanent de prolepses et d'analepses démontre les hésitations d'un narrateur qui veut tout raconter et se laisse emporter par la vague. Mais sa conscience scripturale lui rappelle qu'il perd l'attention du lecteur s'il ne pratique pas la technique de la narration du *festina lente*. Citons un seul exemple de prolongement du temps du récit pour jouir en plénitude des moments du temps heureux, mais révolu : le narrateur, fier d'être héritier de la vigueur sexuelle de ses pères moines exclame : « Que je l'ai promptement dissipé, ce patrimoine ! » (*ibid.*, p. 118).

L'originalité du roman consiste dans l'importance accordée à l'expérience visuelle et tactile, décrite en premier. L'effet ressenti à la vue de l'acte sexuel est la preuve qu'il sera « guidé par le seul instinct », avoué à sa « honte ». En assistant avec Suzon à une autre scène voyeuriste entre les mêmes protagonistes, Saturnin pense prolonger l'effet mimétique sur elle et la faire parcourir les mêmes étapes. La conséquence malheureuse de cette imprudence est qu'ils sont découverts par Toinette, « la marâtre jalouse » :

« Un feu inconnu se glissait dans mes veines, j'avais le visage enflammé, mon cœur palpitait, je retenais mon haleine, et la pique de Vénus [...] était d'une force et d'une raideur à abattre la cloison si j'avais poussé un peu fort. » (*Portier*, p. 15)

« Ma fureur amoureuse que les combats de Suzon n'avaient fait qu'irriter, redoubla d'un degré à cette vue. » (*ibid.*, p. 84)

Lorsque Saturnin veut donner des leçons d'anatomie à sa sœur, il découvre que, grâce aux plaisirs saphiques exercés au couvent avec son amie, Monique, Suzon est beaucoup plus avancée qu'il ne le croit. La relève des narrateurs passe à Suzon, elle devient narratrice du deuxième degré, et insère son petit récit. À l'intérieur de cette deuxième narration on en trouve une autre, de troisième degré, l'histoire de Monique, introduite par un relais du type : « Voici son récit ». Les deux récits emboîtés témoignent des pratiques habituelles du monde monacal : lesbianisme, masturbation, usage de tout instrument pour augmenter le plaisir⁸. L'histoire de Monique dont on détache deux expériences, avec Verland et Martin, le valet du Père Jérôme est mi-réaliste, mi-fantastique. Les stratégies de conquête passent pour des astuces à retenir. Une autre nouveauté de ces mémoires est la construction d'un personnage féminin autonome, volontaire, qui prend l'initiative dans l'intérêt personnel.

Saturnin comme auditeur est séduit par les récits de Suzon et de Monique. Le discours naïf caractérise les narratrices secondaires, Suzon et Monique, lorsque la première raconte ses exploits lesbiens et que la deuxième exprime « les supplices » auxquels elle est soumise par le Père Jérôme. Tous les commentaires appartenant au narrateur-moine sont les réflexions d'une personne âgée, repentie, qui se moque d'elle-même. Par le truchement d'un témoignage individuel, quoique subjectif, on fait vrai. Le discours est parsemé de

lamentations : « Ah, ciel ! », « O, Dieu ! », « Ah, mon cœur ! ». Le narrateur parle, apostrophe sa voix intérieure. Le narrateur qui « voit » son personnage fort « affairé » dans quelque scène, donc dans l'impossibilité physique de performer et de raconter à la fois, devient lui-même « intrus » voyeuriste. La narration hésite entre la troisième et la première personne, le *moi* est haïssable, mais devient un mode de narration approprié à la singularité de la visée⁹. La métalepse temporelle aide au rattrapage:

« Pendant ce temps-là, allez-vous demander, que faisait ce petit bougre de Saturnin ? Se contentait-il de regarder comme un sot par le trou sans se joindre du moins aux idées, aux caresses des deux champions ? Belle demande : Saturnin était nu, il était encore en feu des caresses que Toinette lui avait faites. [...] Vous voilà instruits : revenons à nos gens. » (*Portier*, p. 93)

L'itinéraire du héros est poursuivi chez M. le curé qui le sodomisait¹⁰. Le narrateur feint ne pas connaître la suite de son parcours, se fatigue vite et préfère une pause pour introduire d'autres personnages :

« Me pourquoi m'amène-t-elle [Toinette] donc ici ? je n'en sais trop rien : faisons de nécessité vertu, entrons toujours. » (*Portier*, p. 95)

« Laissons pour le moment Suzon ; nous la retrouvons bien toujours. Elle joue un rôle assez important dans ces souvenirs. Allons prendre un repas et faisons connaître de quelques vues des originaux avec qui je le pris. » (*ibid.*, p. 97)

L'entrée chez les Célestins, « dans une nouvelle carrière », ouvre la seconde partie du livre :

« Destiné par ma naissance à augmenter le nombre de ces pourceaux sacrés que la piété des fidèles nourrit dans l'abondance, j'avais reçu de la nature les plus heureuses dispositions pour cet état, et l'expérience avait déjà commencé à perfectionner ces présents. » (*Portier*, p. 157)

Comme des faits extraordinaires vont suivre, le narrateur se sent obligé de se défendre contre tout reproche de « fiction ». Il prépare son lecteur à la peinture « des moines scélérats, débauchés, corrompus », « ministres infidèles de la religion », rassemblés dans l'enceinte des cloîtres, malgré les différences de caractères, d'esprit, de cœur par « la paresse, la paillardise, la lâcheté, l'ivrognerie, le mensonge, la perte des biens et de l'honneur » :

« Si l'on se plaint que la vraisemblance n'y est pas ménagée, qu'on se souvienne que l'on compose, que l'on manie avec adresse pour ménager la crédulité du lecteur, mais ils sont exactement vrais et que la vraisemblance n'est pas toujours le signe distinctif de la vérité. » (*loc. cit.*)

La quête de l'origine est quasi déceptive. Dans le bordel conventuel, Saturnin retrouve ses pères multiples et sa mère. Le bordel des Célestins est un temple de la débauche. Les messes sont orgiastiques. Pendant une telle orgie, dans la piscine des plaisirs, Saturnin évite de justesse de commettre un inceste avec Gabrielle. La peinture des orgies homo et hétérosexuelles, des postures en tous genres assure le piment de bien des pages. À la différence de Sade, la jouissance est purement hédoniste et non pas pour dominer ou abolir le partenaire. Alors, la satiété s'installe, les drogues¹¹, les nouvelles poses (théâtralisations différentes) ou la séduction des dévotes (suggérée par le père Siméon). La déception ne débouche aucunement sur une réflexion existentialiste sur la condition humaine¹². Personne ne souffre, ne culpabilise, l'entrée dans le paradis sexuel est ressentie avec un angélisme naïf, d'où l'impression de gratuité de ces mémoires. Le texte n'a pas de dimension spirituelle ou spiritualisée de l'amour. Ce qui compte, c'est le coït, nourri dans la réalité, mais surtout dans l'imaginaire.

Une autre histoire, celle de la sœur Gabrielle, emboîtée dans ces mémoires, est une nouvelle leçon gratuite de métaphysique sensualiste, d'anticléricisme tiède. Les palliatifs terrestres se fondent sur la poursuite de la voie naturelle, à savoir de la Nature. Il n'importe que la recherche du plaisir. Cela implique un plaidoyer voilé ou violent en faveur de la déculpabilisation de l'homosexualité masculine ou féminine¹³ :

« Fi donc ! Je t'aperçois censeur atrabilaire : tu veux me reprocher que je souffre le froid et le chaud [...] Apprends grand innocent, que j'ai pour moi l'expérience : *chacun prend son plaisir où il le trouve*. » (*Portier*, p. 167)¹⁴

« Je recommençai à vivre parce que je crus que j'allais revivre pour le plaisir. »

« N'ayons notre malheur dans le f... »

« Te dirai-je ? L'amour rend tout excusable. » (Monique)

« Le plaisir est le premier mobile de toutes les actions de l'homme » (*ibid.*, p. 194, excuse sensualiste)

« Le libertinage – fruit trompeur d'une éducation cultivée. » (*ibid.*, p. 193)

L'insertion de la suite de l'histoire de Monique semble anachronique. Elle se justifie par un coup de théâtre: la dévote qui demande sa protection est bien Monique, reconnue selon son anomalie anatomique. Monique prend la main et continue son histoire là où Suzon l'avait laissée¹⁵. Au fur et à mesure de la narration, Saturnin devient Dom Bougre, « revêtu d'une sainteté du caractère » qui commence à opérer. Il devient même impatient de finir son histoire : « Je passe rapidement à vous informer du sujet qui avait jeté ma dévote entre mes bras. (*Portier*, p. 216)

La découverte de Monique dans sa chambre l'oblige de s'enfuir à Paris, où il retrouve par hasard Suzon. Les retrouvailles et la suite des mésaventures de Suzon sont interrompues par l'arrivée des archers royaux. La narration touche à sa fin, faute de patience de la part d'un narrateur manipulateur qui use du chantage émotionnel :

« Dois-je finir ici le récit de mes malheureuses aventures ? Ah, lecteur, si votre cœur est sensible à la comparaison, suspendez votre curiosité, arrêtez-vous, contentez-vous de ma plaindre. [...] Lisez et vous allez voir les suites effroyables du libertinage. » (*Portier*, p. 246)

Suzon meurt et Saturnin devient « eunuque » à cause de la vérole. La fin comble un roman affadi dans une note de moralisation douteuse, certainement ironique. Les réflexions sur le désir et le malheur terrestre sont assez vagues. Le dernier souhait du narrateur, fier d'avoir accompli cette tâche autobiographique si difficile, est que l'on grave un jour en lettres d'or sur son tombeau en latin, *Hic situs est Dom Bougre, fututus futuit*, traduit en note infrapaginale par l'éditeur scrupuleux : « Ci-gît dom Bougre / Baisé baiseur ». Cette épitaphe obscène ferme circulairement ces mémoires pornographiques pour démontrer qu'ils ont tenu la promesse de l'exorde.

Notes :

¹ Cité par R. Bozzoletto et G. Goubier-Robert, *Postface*, in : *Portier des Chartreux*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 1993, p. 282. Toutes les citations sont tirées de cette édition.

² Voir l'article consacré au roman dans *Dictionnaire des œuvres érotiques*, éd. citée, pp. 220-222.

³ Un *bougre* était à l'origine un Bulgare, puis le mot a désigné un hérétique. Par extension de sens, *bougre* est devenu synonyme du non-conformiste sexuel. La bougrerie recouvre la sodomie homo- et hétérosexuelle, la bestialité, les diverses formes d'homosexualité. Le terme devient un juron très fort, *apud* R. Trousson, *op. cit.*, p. 870.

⁴ On enregistre vingt-neuf rééditions entre 1741 et 1915. *Apud Dictionnaire des œuvres érotiques*, éd. citée, p. 222.

⁵ Cité par R. Bozzoletto et G. Goubier-Robert, *Postface*, p. 260.

⁶ J. Ehrard, *Littérature française. Le XVIII^e siècle*, t. I (1715-1750), Paris, Arthaud, 1975, pp. 109 et 118.

⁷ Faute d'imagination et de rhétorique élevée, le narrateur-moine emploie des catachrèses marines pour exprimer ses orgasmes : « Je nageais sur un fleuve de délices » (*Portier*, p. 139), « Mon cœur nageait dans la

joie » (*ibid.*, p. 25), « Mon corps étendu sur son corps nageait dans une mer de délices » (*ibid.*, p. 125). Lorsqu'il reproduit le langage vulgaire d'un personnage, il n'ajoute aucun commentaire, moralisateur ou métadiscursif. Par exemple, Verland, le premier amant de Monique « bande comme un carme » (*ibid.*, p. 46).

⁸ Dans les récits des filles se trouvent deux définitions intéressantes qui méritent d'être mentionnées : une définition sensualiste, « humanisée » du godemiché, et une définition matérialiste du bordel. « Un godemiché n'est, à proprement parler, qu'un secret pour endormir le tempérament : mais son sommeil n'est pas de longue durée, il se réveille, et, furieux de la tromperie qu'on lui a faite, il ne s'apaise que par la réalité » (*Portier*, p. 74). Le bordel est « un lieu où s'assemblent des filles tendres et faciles dont le métier est de recevoir avec complaisance les hommages des libertins et de se prêter à leurs désirs dans l'espoir d'une récompense : leur penchant les y mène, le plaisir les y fixe » (*ibid.*, p. 79). Les moines sont eux aussi les adeptes des pratiques sexuelles substitutives, recommandant « quatre doigts et le pouce de la main, secours certain et infaillible contre l'intempérance de la chair. » (*ibid.*, p. 135)

⁹ R. Bozzoletto et G. Goubier-Robert, *Postface*, p. 264.

¹⁰ Il convient de remarquer une scène passée chez le curé, lorsque Françoise, la mère de Nicole écoute les ébats de sa fille dans la chambre fermée. La question qu'elle se pose n'est pas « que fait-elle ? », mais bien « avec qui ? ».

¹¹ L'usage des aphrodisiaques pour reconstituer les vigueur défailantes est fort à la mode. À part le vin, connu pour ses propriétés excitatives, il y avait parmi d'autres « les pastilles de Richelieu », des bonbons à la cantharide.

¹² R. Bozzoletto et G. Goubier-Robert, *Postface*, p. 270.

¹³ La sœur Gabrielle explique l'homosexualité comme un penchant qui se trouve dans le cœur de l'homme et de la femme indistinctement.

¹⁴ C'est nous qui soulignons.

¹⁵ Monique raconte fièrement les ruses pour garder son amant, Verland, devenu époux de sa mère. Elle prend le voile et s'amuse le jour avec lui, la nuit avec Martin.

Références :

1. Ehrard, Jean. (1975). *Littérature française. Le XVIII^e siècle*, Paris : Arthaud, t. I (1715-1750).
2. Trousson, Raymond (éd.) (1995). *Romans libertins du XVIII^e siècle* (anthologie) Paris : Robert Laffont, 4^e réimpression, coll. « Bouquins ».
3. *** (1971). *Dictionnaire des œuvres érotiques. Domaine français*, Paris: Mercure de France, préface de Pascal Pia.
4. *** (1993). *Portier des Chartreux*, Arles : Actes Sud, coll. « Babel ».

Rezumat

*Lucrarea aduce în discuție romanul **Le Portier des Chartreux** [Portier] cu subtitlul **Histoire de Dom Bougre, écrite par lui-même**, lucrare prezentată de istoriile literaturii franceze ca un model clasic de literatură erotică. Aluziile la Saturnin, eroul central al romanului sunt completate de referiri la tehnica narativă care combină prolepsa, metalepsa și analepsa pentru motive literare bine argumentate.*

Résumé

*Le papier se propose de discuter le roman **Le Portier des Chartreux** [Portier] avec le sous-titre, **Histoire de Dom Bougre, écrite par lui-même**, considéré comme le modèle classique de l'érotisme. Les références à Saturnin, l'héro principal, sont complétées par des observations sur la technique narrative, basée sur un jeu de prolepses, métalepses et d'analepses, pour des solides raisons littéraires.*

Abstract

*The paper proposes an approach to the novel **Le Portier des Chartreux** [Portier] with the subtitle **Histoire de Dom Bougre, écrite par lui-même**, acknowledged in the French histories of literature to be a classical model of erotism. Allusions to Saturnin, the novel hero, are further supported by remarks on the narrative technique, which combines prolepsis, metalepsis and analepsis, for sound literary reasons.*